



BIBLIOTECA CENTRALĂ  
UNIVERSITARĂ  
BUCUREȘTI

Cota

~~04/15900~~

Inventar

C342825

*Ovide* DENSUSIANU

---

UN ESSAI

DE

RÉSURRECTION

LITTÉRAIRE



PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1899

*Prix: 1 franc.*

Biblioteca Centrală Universitară  
"Carol I" București

Cota... 34568

RC 57/2017

Biblioteca Centrală Universitară

București

Cota ~~04/13900~~

Inventar C34.2.825

B. C. U. "Carol I" - Bucuresti



\*C342825\*

81037

UN ESSAI

DE

# RÉSURRECTION

LITTÉRAIRE

---

Il y eut un temps, et il n'est pas bien éloigné, où l'ancienne épopée française dormait oubliée dans quelques manuscrits et dans la poussière des bibliothèques. On l'avait abandonnée comme une pauvre Cendrillon de la littérature, méconnue et méprisée par tous ceux qui croyaient que l'esprit français n'avait rien produit, au moyen âge, qui valût la peine d'être étudié et admiré. Ce n'est plus ainsi que nous

pensons aujourd'hui, et nous ne croyons plus, comme jadis, que le beau soit le monopole d'une seule époque. Grâce aux efforts de Francisque Michel, Paulin Paris, de MM. Léon Gautier et Gaston Paris, pour ne citer que ceux à qui revient la plus grande part de mérite dans le travail de résurrection de l'ancienne épopée, cette branche si vaste de la littérature française du moyen âge a repris dans nos études la place qu'elle méritait et que nous aurions dû lui accorder depuis plus longtemps<sup>1</sup>. Et il y a lieu d'espérer que l'ancienne épopée française, connue aujourd'hui en général par un cercle restreint de quelques érudits, arrivera avec le temps à conquérir un public

1. Pour ceux qui voudraient connaître de plus près l'histoire de cette réhabilitation de l'épopée française, nous renvoyons à l'ouvrage, bien connu d'ailleurs, de M. Léon Gautier, *Les épopées françaises*, t. II, 2<sup>e</sup> édition, pp. 719-779.

plus nombreux. Si ancienne par la date et si récemment découverte, elle sera alors un objet de surprise et de curiosité pour tous ceux qui s'intéressent à la littérature, et elle ne tardera peut-être pas à gagner leur faveur et à trouver quelques admirateurs sincères, sinon enthousiastes.

Si les savants ont accompli une partie de leur tâche, et non la plus aisée ni la moins importante, c'est maintenant le tour des écrivains de s'engager dans la voie frayée par eux pour compléter un travail poursuivi avec tant de persévérance et une si louable ardeur. Une première tentative dans cette direction a été faite par MM. Delair<sup>1</sup>, Gisaide<sup>2</sup> et Gourdon<sup>3</sup> qui ont essayé de

1. *Chansons épiques*, Paris, 1897, chez Paul Ollendorff.

2. *Poèmes romanesques*, Paris, 1897, chez A. Lemerre.

3. *Guillaume d'Orange*, poème dramatique, avec préface de M. G. Paris, Paris, 1896, chez Lemerre.

faire revivre quelques-uns des personnages dont les exploits nous sont racontés dans le vaste cycle de Guillaume d'Orange. On y voit les scènes par lesquelles débudent le *Couronnement de Louis* et le *Charroi de Nîmes*, de même que les épisodes les plus charmants de la *Prise d'Orange* et d'*Aliscans*. La vie du moyen âge se dresse devant nous comme dans un petit coin du musée de Cluny, et le lecteur peu familiarisé avec les poèmes des vieux trouvères pourra admirer ici les trésors d'un art ressuscité par la science. Mais faut-il, pour renouveler cet art, employer dans des compositions modernes la forme même des anciens poèmes épiques? N'est-il pas plus prudent de se contenter du fond, sans recourir aux procédés mêmes des jongleurs du moyen âge? M. Delair n'a-t-il pas exagéré son enthousiasme pour les chansons de geste en écri-

vant ses poèmes en vers de dix syllabes, les plus fréquents au moyen âge dans des compositions de ce genre? Un vers bref, saccadé peut, sans doute, aller très bien quand il s'agit de décrire la colère de Guillaume contre Louis le Débonnaire; mais il devient monotone et plat dans un récit comme celui de la mort de Vivien. M. Delair a eu, à notre avis, le tort de suivre de trop près son modèle, et nous ne croyons pas que la tentative de ressusciter l'ancien vers épique ait vraiment beaucoup de chances.

M. Gourdon a traité son sujet d'une manière plus libre. Et ce n'était pas une tâche fort aisée, puisqu'il s'agissait de la mise en scène des personnages et des événements décrits dans les chansons du cycle de Guillaume d'Orange. Il n'est pas toujours facile de transformer un récit épique en poème dramatique. M. Gourdon



s'en est tiré cependant avec intelligence, encore que certaines modifications qu'il a introduites dans son poème ne nous semblent pas toujours heureuses et ne produisent pas sur nous le même effet dramatique que les naïves chansons du XII<sup>e</sup> siècle. M. Gourdon le reconnaîtra, croyons-nous, lui-même après les remarques que nous allons faire sur quelques passages de son drame.

Le premier acte nous représente la scène par laquelle débute l'ancien poème du *Couronnement de Louis*.

Charlemagne se trouve, avec son conseiller Eginhard, dans un oratoire de la chapelle d'Aix-la-Chapelle. Sentant sa mort prochaine, il pense à ce qui adviendra de son empire et fait part à Eginhard de son intention de transmettre la couronne à son fils, Louis. Comme le vieil empereur doute

quelque peu de la capacité de son fils, le sage Eginhard le rassure en lui disant que Louis est jeune, mais qu'il deviendra avec le temps un bon empereur. Charlemagne convoque alors sa cour et lui fait connaître la décision qu'il a prise de placer la couronne sur la tête du jeune Louis. Il rappelle ensuite à son fils les charges que la dignité d'empereur lui impose. Mais lorsqu'il lui demande s'il se sent assez fort pour porter la couronne d'un si vaste empire, le jeune Louis, effrayé de ce qu'il vient d'entendre de son père, hésite et n'ose rien dire. L'empereur, voyant la faiblesse de son fils, lui réitère sa question; mais cette fois encore Louis n'a pas le courage de répondre et tombe à genoux devant son père. Charlemagne irrité s'écrie alors :

Eh ! quoi, tu restes là, sans voix et pâissant !  
Lamentable héritier, tu n'es pas de mon sang,

Et tu n'as aucun droit sur un tel patrimoine.  
Qu'on tonde ce bâtard et qu'on en fasse un moine!

A ce moment un baron ambitieux, Guy de Mayence, prend la parole et demande à l'empereur qu'on lui confie pendant trois ans la lieutenance de l'empire. Charlemagne s'irrite d'abord de cette proposition de Guy, mais finit par céder. Survient Guillaume d'Orange, qui avait entendu les paroles de Guy: il se précipite vers ce dernier et le repousse au moment même où il se dirigeait vers le trône. S'adressant ensuite à Charlemagne, Guillaume démasque les perfides intentions de l'ambitieux, qui veut profiter des circonstances pour arriver au pouvoir et le garder. Guy sort alors, en menaçant Guillaume de sa vengeance. Le fils d'Aymeri prend ensuite la couronne et la place sur la tête de Louis. Charlemagne, ému, s'adresse à son fils et lui rappelle

encore une fois les devoirs d'un empereur, en l'exhortant à suivre ses sages conseils et à écouter surtout Guillaume d'Orange. Avant de se séparer, Charlemagne demande à Guillaume quelle récompense il désire avoir pour le service qu'il lui a rendu. Le fils d'Aymeri lui demande la ville d'Orange qu'il devra conquérir sur les Sarrasins. Charlemagne fait droit à sa demande et lui offre en même temps son épée, Joyeuse.

Tel est le premier acte du drame de M. Gourdon. Si nous le comparons au *Couronnement de Louis*, l'épopée nous semble supérieure au poème dramatique. Examinons d'abord Charlemagne, le personnage qui, d'après nous, a le plus perdu au change.

Pour ceux qui connaissent les anciennes chansons de geste, la figure du vieil em-

pereur, telle qu'elle nous est donnée par M. Gourdon, paraîtra un peu pâle à côté de celle qui nous a été tracée par les poètes des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Et cela pour la raison suivante.

La lecture des chansons de geste nous permet de rapprocher des faits qu'il serait impossible de reproduire sur la scène, mais qui, combinés ensemble, arrivent à nous donner l'image d'une figure extraordinaire. Si cette image se présente à nous avec des contours trop exagérés et des traits qu'on ne saurait trouver dans la réalité, elle est cependant plus poétique, plus imposante et plus vivante. En appliquant cette remarque à Charlemagne, on pourra voir combien la différence est grande entre la figure d'un même héros telle qu'elle nous est donnée par l'épopée et telle qu'elle peut être représentée au théâtre. La chro-

nique de Turpin nous dit que l'empereur avait huit pieds de haut, des yeux de lion étincelants comme l'escarboucle<sup>1</sup> et des sourcils qui mesuraient une demi-palme. Sa force était extraordinaire : il tranchait d'un seul coup d'épée un chevalier et son destrier ; il brisait facilement quatre fers à cheval et il élevait sur sa main un guerrier tout armé. Sous ces traits, Charlemagne devait apparaître à l'imagination des hommes du moyen âge comme un vrai géant, comme un Hercule germanique qui inspirait un sentiment d'admiration mêlée de terreur. L'auteur du *Pèlerinage de Charlemagne* nous raconte qu'il est pris pour Dieu lui-même par le Juif qui le voit dans un « mustier » de Jérusalem entouré de ses douze pairs, comme Jésus de ses

1. « Oculi leonini scintillantes ut carbunculus. »

douze apôtres. Le Sarrasin Balan de la *Chanson d'Aspremont* reste stupéfait devant la majestueuse figure de l'empereur auprès duquel l'avait envoyé le roi « païen » Agolant. Il est si impressionné par le « fier contenance » de Charlemagne qu'il reconnaît la supériorité des Français et en vient presque à maudire les Sarrasins et leur religion.

Si tels sont les traits sous lesquels nous est représenté le grand empereur dans les chansons de geste, nous devons reconnaître que l'épopée se montre ici, au point de vue poétique, supérieure au drame. Elle a à sa disposition des moyens de suggestion que la poésie dramatique ne peut employer. Une comparaison heureuse, une épithète frappante, arrivent à produire sur nous une impression plus profonde que tout ce que nous pourrions voir dans la réalité. Une

expression comme celle de Turpin, une épithète comme celle de « à la barbe florie, » que nous rencontrons si souvent dans les chansons de geste, ne sont-elles pas plus capables d'éveiller en nous une image vivante de la figure du vieil empereur que tout ce qui nous serait donné sur la scène?

Toutes ces circonstances nous montrent bien la raison pour laquelle le Charlemagne du poème de M. Gourdon ne produira pas sur nous une impression aussi forte que le Charlemagne des anciennes compositions épiques. Ceux qui connaissent l'épopée pourront compléter sa figure par les souvenirs qu'ils auront des vieux poèmes, mais le grand public devra se contenter de ce qu'il verra sur la scène, et l'émotion esthétique qu'il en éprouvera sera plus faible. Voilà bien un avantage pour ceux



qui connaissent les productions originales de l'épopée française.

Mais le Charlemagne du drame de M. Gourdon n'est pas seulement moins imposant que celui de l'épopée : il parle et pense d'une manière qui ne se concilie pas bien avec son caractère, tel qu'il nous est décrit par les trouvères. Ainsi, lorsqu'il s'adresse à Eginhard et lui parle de la situation de l'empire, M. Gourdon lui attribue les paroles suivantes :

Quels malheurs l'avenir réserve-t-il aux miens,  
 Et, Charles disparu, quels seront leurs soutiens?  
 Seigneur, chef souverain, maître éternel des mondes,  
 Qui commandez aux vents et déchaînez les ondes  
 Et de qui la bonté, surpassant la grandeur,  
 Rayonne de l'étoile au brin d'herbe, — Seigneur,  
 Fidèle aux saintes lois que vous m'avez données,  
 J'ai combattu pour vous durant cinquante années.  
 Et maintenant, ma tâche étant faite, Seigneur,  
 Abandonnerez-vous votre vieux serviteur?...

L'œuvre de tant de jours va-t-il être détruit,  
Et ce monde, après moi, retomber dans la nuit ?  
Est-ce possible, ô Dieu d'amour et de lumière ?

Il nous serait bien difficile de trouver quelque chose d'analogue dans les anciennes chansons épiques. Nous ne voyons nulle part Charlemagne se faire une idée trop grande de sa propre valeur, comme c'est le cas dans les vers de M. Gourdon. Si son empire est un des plus vastes du monde et s'il est arrivé à conquérir tant de pays étrangers, c'est grâce à ses vassaux qui l'ont servi avec fidélité et auxquels il doit toute sa grandeur. S'il désespère quelquefois de l'avenir de son royaume, c'est lorsqu'il perd quelques-uns de ses pairs qui ont combattu pour lui et pour l'honneur de la France. C'est ainsi qu'il nous est décrit par l'auteur de la *Chanson de Roland*, et c'est ainsi aussi que les hommes du moyen âge aimaient à

se le représenter. Lorsqu'il trouve à Roncevaux le corps inanimé de son neveu Roland, l'empereur exclame terrassé de douleur :

Cum decarrat ma force et ma baldur!  
 Nen avrai ja qui sustenget m'onur;  
 Suz ciel ne cuid avoir ami un sul;  
 Se jo ai parenz, n'en i ad nul si pruz<sup>1</sup>.

Et plus loin :

Morz est mis niés, qui tant me fist conquerre!  
 Encuntre mei revelerunt li Saisne  
 E Hungre e Bugre e tante gent averse,  
 Romain, Puillain et tuit cil de Palerne,  
 E cil d'Afrique e cil de Califerne;  
 Puis encrevrunt mes peines e souffraites.  
 Qui guierat mes hoz a tel poeste,  
 Quant cil est morz qui tuz jurz nus cadelet?

1. Comme ma force et ma joie vont tomber maintenant! — Je n'aurai plus personne qui soutienne mon royaume; — Je crois que je n'ai plus un seul ami sous le ciel; — Si j'ai encore quelques parents, il n'en est pas un aussi vaillant.

E! France dulce, cum remoins hoï deserte!  
Si grand doel ai que jo ne vuldreie estre<sup>1</sup>.

Ainsi décrite, la figure de Charlemagne nous apparaît plus noble, plus imposante et plus humaaine. Ici encore l'ancienne épopée est préférable au drame de M. Goudon, où nous trouvons un Charlemagne qui n'est ni le Charlemagne historique ni le Charlemagne poétique.

Pour ce qui concerne les figures de Louis et de Guy de Mayence, nous ne ferons que quelques petites remarques.

1. Il est mort mon neveu, celui qui m'a conquis tant de pays! — Les Saxons vont se révolter contre moi; — Les Hongrois, les Bulgares et tant d'autres peuples ennemis, — Les Romains avec ceux qui habitent la Pouille et la Sicile, — Ceux d'Afrique et de Califerne. — Mes peines et mes douleurs augmenteront de jour en jour. — Et qui conduira mon armée avec une telle puissance, — Quand il est mort celui qui toujours était mon chef? — Ah! douce France, comme tu seras maintenant déserte! — J'ai si grand deuil que je ne voudrais plus être.

C 342.825-



La scène où l'auteur nous décrit la faiblesse de Louis, qui n'ose prendre la couronne des mains de son père, ne manquera pas, il nous semble, de produire sur nous le même effet que l'original. On découvre cependant ici un petit détail qui pourrait paraître insignifiant en apparence, mais qui est assez important pour la marche logique de l'action. Dans le *Couronnement de Louis*, Charlemagne ne semble pas douter des aptitudes du fils qu'il destine à lui succéder sur son trône. Sa colère est donc bien justifiée lorsqu'il voit Louis rester muet devant sa proposition de prendre la couronne et lorsqu'il s'écrie :

Ha! las..... com or sui engeigniez<sup>1</sup>.

Dans le drame de M. Gourdon l'idée de la faiblesse de Louis se présente à l'esprit

1. « Hélas, comme je me suis trompé! »

de Charlemagne en même temps que la pensée de transmettre le pouvoir à son fils. L'empereur dit à Eginhard :

Il est pieux et bon ; mais pourra-t-il, hélas !  
Prêter sa jeune épauLe à ce fardeau d'Atlas ?

Dans de telles circonstances la colère de Charlemagne, aussi intense ici que dans la chanson du XII<sup>e</sup> siècle, est moins justifiée. Si Charlemagne prévoit déjà la faiblesse de son fils, pourquoi s'emporte-t-il contre lui avec une fureur qui révèle une certaine surprise ? M. Gourdon ne s'est pas aperçu de l'inconvénient de ce changement qu'il a introduit dans son œuvre.

Passons maintenant au personnage de Guillaume d'Orange.

L'auteur a voulu rendre moins frappant le contraste entre l'énergie du fils d'Aymeri et la faiblesse de Charlemagne et de Louis ;

il en est résulté que le rôle de Guillaume n'est pas aussi fortement mis en relief que dans le *Couronnement de Louis*. Le trouvère du XII<sup>e</sup> siècle avait rapetissé les figures de Charlemagne et de Louis pour pouvoir nous représenter le héros narbonnais sous les traits d'un personnage extraordinaire, et pour rendre plus important son rôle dans la scène du couronnement. C'est ainsi qu'il fait accepter sans hésitation par Charlemagne la proposition de Guy de Mayence, et lorsque Guillaume punit l'ambitieux baron, nous voyons l'empereur le remercier dans des termes qui nous montrent bien l'intention du poète d'exagérer le rôle du fils d'Aymeri aux dépens de celui de Charlemagne :

Sire Guillelmes, granz merciz en aiez.

Vostre lignages a le mien esalcié<sup>1</sup>.

1. « Recevez mille remerciements, seigneur Guillaume.  
— Votre famille a exhaussé la mienne. »

D'autre part, l'auteur du *Couronnement* fait tomber Louis aux genoux de Guillaume qui lui avait donné la couronne.

M. Gourdon a évité de nous présenter le grand empereur et son fils sous un jour aussi peu favorable. Charlemagne s'oppose d'abord énergiquement à la proposition de Guy de Mayence, et s'il finit par accorder à ce dernier la faveur demandée, il ne le fait pas par faiblesse, mais parce qu'il ne trouve pas d'autre moyen d'assurer la succession de son trône. Nous n'y voyons pas, non plus, Louis s'humilier jusqu'à se prosterner devant son vassal.

Ces deux modifications faites par M. Gourdon nous semblent acceptables. Il n'en est pas de même d'un autre changement, que nous ne saurions approuver.

Comme nous l'avons dit plus haut lorsque nous avons donné le résumé du premier



acte, Guillaume reçoit en don, pour le service qu'il avait rendu à Charlemagne, la ville d'Orange. Voici les vers où nous est raconté ce fait :

CHARLEMAGNE (*à Guillaume*).

Et toi, bon chevalier, toi dont le fier courage  
Vaut à ceux de ma race aujourd'hui tant d'honneur,  
Pour te récompenser que peut ton empereur  
Et quel présent te faire en échange d'un trône?

GUILLAUME.

Sire, il est une ville, au Midi, près du Rhône,  
Où l'émir de Cordoue a planté son croissant,  
Faisant un champ de deuil d'un pays florissant  
Et pensant, impuni, défier Charlemagne.  
Pour posséder un fief, sire, il faut qu'on le gagne,  
Et de bons coups d'épée, il en reste à donner,  
Quand le païen, là-bas, ose nous rançonner ;  
Puisqu'ici vous offrez de me payer d'avance,  
Je vous demande Orange et le fief de Provence.

CHARLEMAGNE.

Mais l'émir les occupe?

GUILLAUME.

Il eut, Narbonne aussi,  
Et mon père l'a prise et j'entends faire ainsi!

CHARLEMAGNE.

Pardieu! c'est bien parler. Échange pour échange!  
Accepte donc Joyeuse et sois comte d'Orange!

Ce n'est pas ainsi que l'ancienne épopée nous racontait comment Guillaume était devenu maître de cette ville. Dans le poème de la *Prise d'Orange*, le fils d'Aymeri s'empare d'Orange non parce qu'il la considère comme une récompense de la part de Charlemagne, mais parce qu'il ne veut pas qu'elle reste entre les mains des Sarrasins. C'est son humeur guerrière qui l'y pousse et non la pensée de se payer du service qu'il avait rendu à l'empereur. Au début du *Charroi de Nîmes* nous voyons, il est vrai, Guillaume se révolter contre Louis le Dé-

bonnaire qui hésite à lui donner un fief pour le récompenser de sa fidélité envers la royauté ; mais ici aussi un sentiment plus noble que le désir de se faire payer les services rendus au roi pousse Guillaume à faire cette requête. Le héros narbonnais se rappelle qu'un jour qu'il se trouvait à Saint-Gilles, où il avait vu les Sarrasins maltraiter les chrétiens, la femme de son hôte l'avait prié de délivrer la contrée des mains des païens. C'est alors qu'il fit le vœu de chasser les Sarrasins du Midi, et c'est ce vœu qu'il veut tenir lorsqu'il demande Nîmes et l'Espagne au fils de Charlemagne. Cet épisode du *Charroi de Nîmes* est décrit de la manière suivante par M. Delair :

GUILLAUME *s'adresse au roi et lui dit :*

Or, voici donc ce que Dieu me rappelle !  
Je revenais de l'antique chappelle

Où ce baron Saint-Gille est honoré,  
 En un château, le soir tombant, j'entrai,  
 Demandant gîte, et je me fis connaître.  
 Et bien qu'au lit gisant blessé, le maître  
 Voulut que j'eusse accueil en sa maison  
 Et mon Baucent l'orge fraîche à foison.  
 J'eus de la dame à souper compagnie,  
 Seule, et moi seul, et nul de la mesnie.  
 Quand ce fut fait de manger, pour la nuit  
 Elle me fit monter en un réduit  
 Où devant Dieu brûlait une lumière.  
 Lors, sans parler, se tenant sur la pierre,  
 Elle embrassa mes genoux, et pleura.  
 — « Au nom de Dieu qui nous tous jugera,  
 Que voulez-vous? » — « Merci de vous, beau sire,  
 Pour cette terre et le sang du martyr,  
 Et pour ce peuple abattu sous les coups,  
 Et qui n'attend de salut que de vous. »  
 Et de la main, par la fenêtre ouverte,  
 Elle montra la campagne déserte....  
 . . . . .  
 Alors, jetant maintes larmes cruelles  
 Et la pitié me resserrant le cœur,  
 Je fis serment par Dieu juste et vainqueur  
 Et par la croix du sang de Dieu vermeille,

Et par Saint-Gille où je priaï la veille,  
Qu'à jour prochain, par la vertu du fer,  
Je tireraï ce peuple de l'enfer.  
Je le jurai dans les mains de la dame,  
Et m'en revins gardant la plaie à l'âme. »

Sire, entendez! le temps en est venu.  
Car ce serment, si je ne l'ai tenu,  
C'est que pour vous j'ai mené rude guerre!  
Or à présent donnez-moi cette terre,  
Et je l'irai saisir sur ces démons.  
C'est la Provence, assise au pied des monts;  
En Aliscamps, cette Orange, et la rive  
Où bruyant, court le Rhône, où croît l'olive;  
Donnez-moi Nîme, et l'Espagne, et ses ports;  
J'aurai la terre, et vous, Roi, les trésors.

Comme tout cela rappelle mieux l'esprit  
de l'ancienne épopée que les faits imaginés  
par M. Gourdon!

Si l'auteur du poème dramatique avait  
donné une autre fin à son premier acte; il  
aurait évité, en outre, une inconséquence  
qu'il a introduite, par cela même, dans son

œuvre. Dans le dernier acte, nous voyons Guillaume se montrer plus généreux que dans la scène dont nous nous sommes occupé, puisqu'il refuse de recevoir de Louis un don pour avoir puni le traître Guy de Mayence qui était venu avec les Sarrasins en Aliscans. Voici comment Louis s'adresse à Guillaume et le prie de choisir une récompense pour ce nouveau service rendu aux Français :

Et toi, mon noble ami, toi dont l'âme indomptable  
 A su rester debout sous le deuil qui l'accable,  
 Et qui du flot barbare et de l'usurpateur  
 As par deux fois sauvé l'Empire et l'Empereur,  
 Que peut son souverain dans sa reconnaissance?  
 De services pareils fixe la récompense.  
 Ce que devant sa cour Charles t'offrait jadis,  
 Tu peux, sans hésiter, l'accepter de son fils :  
 Assuré, grâce à toi, du plus beau des empires,  
 Pour qu'il s'acquitte enfin, dis ce que tu désires.

A quoi Guillaume répond :

Rien, sire, qu'aimer celle à qui j'ai juré foi,  
Et que servir mon Dieu, mon Pays et mon Roi.

Les circonstances sont ici presque les mêmes que dans le premier acte; on s'attendrait à ce que Guillaume agît de la même manière dans les deux cas. Pourquoi se montre-t-il plus généreux ici que dans la scène du couronnement? Nous n'en voyons pas la raison, et M. Gourdon ne nous l'a pas donnée non plus.

Le reste du poème de M. Gourdon nous représente quelques-unes des scènes les plus importantes de la chanson d'*Aliscans*. L'auteur ne s'est pas contenté des données de l'ancien poème: il a encore introduit une innovation aussi contestable que les précédentes. Pourquoi faire des Sarrasins l'instrument de ce traître, Guy de Mayence, qui veut se venger de Guillaume? N'aurait-il pas été plus logique de re-

présenter l'invasion des Sarrasins en Aliscans comme le résultat de cette haine séculaire qui poussait les Musulmans contre les chrétiens? Des ennemis comme les Sarrasins de M. Gourdon sont vraiment trop mesquins, puisqu'ils ne luttent plus pour leur foi, mais parce qu'ils veulent satisfaire les ambitions et les rancunes d'un baron en disgrâce. En rapetissant la figure des ennemis, on amoindrit la valeur de ceux qui combattent contre eux.

Nous nous arrêtons ici dans notre critique du poème de M. Gourdon. Ce n'est pas pour chicaner l'auteur que nous avons fait toutes ces remarques. Il n'en résulte pas non plus que l'essai de ressusciter l'ancienne épopée française soit trop hardi. La poésie contemporaine pourra toujours tirer un bon parti des travaux des philologues. On verra que « les alchimistes de la



philologie romane », comme M. Melchior de Vogué l'a dit<sup>1</sup>, ne sont nullement les « gardiens jaloux » d'un trésor qu'ils essaient de dérober aux regards des autres. Nous n'avons voulu pour le moment que donner un conseil à tous ceux qui auront le courage de se hasarder dans cette voie. On devra mieux garder l'esprit de l'ancienne épopée, pour que cette réhabilitation littéraire d'une branche si riche de la poésie du moyen âge corresponde aux efforts des savants. Nous sommes un peu plus exigeants qu'au temps du romantisme, et nous demandons à l'art qu'il profite mieux des données de la science.

1. *Histoire et poésie* (1898): *Le moyen âge, poètes et philologues*, pp. 129-161.

VERIFICAT  
2017

BIBLIOTECA  
CENTRALĂ  
UNIVERSITĂŢII "CAROL I"  
BUCUREŞTI

CHARENTES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

